

Ça insiste, ça pèse, ça défie le sens commun, ça nous échappe, ça achoppe, ça bute, on se bute sur, ça déraille, ça ne va pas, ou ça va ailleurs, ça part en vrille, ça s'emballe sans crier gare de manière inopinée, incontrôlable, ça s'emballe donc ou au contraire ça bloque sans raisons : on croyait savoir et pourtant ça nous déborde, on croyait maîtriser, se maîtriser et ça nous envahit, nous possède, ou plutôt nous dépossède. On croyait être ça, et ça nous déporte dans une direction, un lieu inconnu, en dérapage incontrôlé. Le désir qu'il ne faut pas comme dit Melman. Le point de butée du réel, c'est à dire de l'inconscient, cet oiseau moqueur qui surgit toujours où on ne l'attend pas et s'envole au moment où on voudrait le saisir tel l'ombilic du rêve.

Alors la psychanalyse entre en scène. Elle entre en scène pour justement démêler l'autre scène dans laquelle se débat un sujet parlant, un parlêtre qui, la plupart du temps ne sait pas ce qu'il dit mais qui le dit quand même, à son insu, à ses dépens parfois, un parlêtre qui paye pour dénouer les nœuds qui l'enserrent, l'angoisse qui le saisit sans crier gare, le ratage qui l'accable, le malaise qui le pétrifie. Voilà où Freud nous avait laissé. Le hors d'œuvre en quelque sorte.

Et voilà où Lacan reprend les choses en nous proposant le plat de résistance, le plat de résistance contre les résistances inconscientes justement et où il opère un pas de plus par rapport à Freud : le centre de gravité d'une cure, son vecteur, sa finalité n'est pas seulement thérapeutique mais éthique. *Scilicet* : tu peux savoir. Non seulement tu le peux, mais tu le dois. Quant à la guérison, elle vient, ou advient de surcroît. Et c'est là tout le propos du séminaire sur l'éthique où il affirme sans ambages que la seule chose dont on puisse être coupable c'est d'avoir cédé sur son désir. Il faudrait donc y aller, suivre la logique du signifiant et la pousser jusqu'à son terme, quel que soit le prix à payer, à l'instar d'Antigone, figure centrale du séminaire, incarnant le « désir pur », désir poussé jusqu'à son terme paroxystique, à savoir la mort.

Antigone, serait elle ainsi la figure emblématique d'une analyse poussée jusqu'à son terme ? Et une analyse viserait-elle donc à atteindre et accomplir ce désir pur quel qu'en soit le prix à payer ?

C'est toute la question et c'est le paradoxe central de toute cure, son double mouvement à priori contradictoire. D'un côté, la cure vise pour un sujet à appréhender son fantasme via les signifiants qui le constituent, le façonnent, le structurent. Et, du même coup, à isoler son ou ses propres objets a qui constituent son rapport à la chose, *das ding*, ce réel premier insaisissable, insaisissable certes, mais prégnant, trou central qui organise son rapport au monde, c'est à dire sa façon de faire-ou pas-avec la castration. Travail d'interprétation et d'érotisation de la lettre, mouvement de remaniement subjectif par lequel, via une certaine levée du refoulement, le symptôme saute, ou au moins se déplace. Changement de place subjective donc, à la faveur duquel les identifications successives tombent et sont balayées les unes après les autres tel disait Freud, des pelures d'oignon. Epure du symptôme, place nette, à la faveur duquel le sujet, débarrassé des scories névrotiques qui l'encombraient jusqu'alors, va trouver un certain apaisement. Gain thérapeutique qui est de savoir y faire avec son symptôme, à savoir d'être désencombré des dettes et culpabilités imaginaires qui l'enserraient dans leur nasse.

Jusque là tout va bien. La question est de savoir si on s'arrête là, ou si, à l'instar d'Antigone, on y va. C'est à dire que l'on prend la mesure de son réel et qu'on lui fait face, épousant de la sorte son destin. Que l'on ne recule pas devant ce vacillement subjectif parent de l'angoisse et de la *Hilflosigkeit*-la déréliction-qui saisit un sujet une fois passé ce premier moment d'allègement thérapeutique de sa cure et où il se trouve confronté au vide et à la béance de la chose. Moment de désêtre tel que l'a théorisé Lacan, où il s'agit d'arpenter sans crainte ni pitié ni surtout vertige le chemin escarpé de la traversée de son fantasme. Point de franchissement et d'affranchissement de la frontière entre principe de plaisir et champ de la jouissance, du désir radical. Démystification du semblant et du leurre qui commandait au service des biens. Transgression, forçage qui, déchirant le voile de la sublimation, renonce du même coup à la tiédeur du symbolique et de l'imaginaire pour atteindre au déchirement de la jouissance. Ce mouvement de traversée du fantasme au risque d'être exposé à la béance de la pulsion de mort doit il et surtout peut il être la

penne de tout travail analytique ? C'est loin d'être évident, et ce pour la bonne raison que le fantasme, qui se présente comme la barrière contre la pulsion de mort, est dans bien des cas loin d'être constitué pour nombres de sujets. Défection fantasmatique qui est bien plus fréquente qu'on ne le croit en qui occasionne un défaut de l'écriture du nœud borroméen et par là même un accrochage défailant au symbolique. C'est là toute la question de la psychose discrète, sans décompensation spectaculaire et qui trouve à mon sens toute sa fécondité dans les travaux d'Helene Deutsch sur les « personnalités comme si » (as if), travaux d'ailleurs repris par Lacan dans son séminaire sur les psychoses, dans les leçons où il discute de la notion de « prépsychose » avancée par Moritz Katan et où il parlera de « compensation imaginaire d'un oedipe absent ». Normalité apparente d'un tableau clinique mais où, aux dires d'Helene Deutsch, quelque chose d'insaisissable et d'indéfinissable viendrait clocher, une inauthenticité masquée par une hyper-adaptation à la réalité qui ne serait qu'un leurre. Personnalités pseudo qui se cantonnent souvent » à la répétition crispée d'un modèle », dissimulant une imagination pauvre et stérile » et dont la vie relationnelle est dépourvue de la moindre trace de chaleur, de la moindre intimité autre que de pure forme. « vide, caractère inauthentique et fantomatique d'un semblant d'existence, tel un jeu d'acteur dépourvu de toute originalité. Malléabilité, influençabilité, plasticité et propension à opérer un branchement sur un proche (ami, frère, conjoint, voire modèle religieux ou politique), collage sur des identifications aussi systématiques que fragiles, souvent provisoires et inconsistantes. Mimétisme psychique, pure singerie avec cette absence de vie affective doublée du défaut de tout vécu de manque qu'aussi bien la psychiatrie classique que Lacan considèrent comme un indicateur de psychose. On a ainsi affaire à des sujets qui, comme l'observe Lacan, « n'entrent jamais dans le jeu du signifiant, sinon par une sorte d'imitation extérieure ». Pas de signifiant -maître qui vienne lester le sujet, pas de vecteur fantasmatique propre qui tienne. Juste une porosité extrême à l'entourage comme étayage fragile, prépsychose qui dissimule mal une béance fondamentale. Ainsi le cas

de ce jeune homme rapporté par Eugène Minkowski qui à la question de savoir s'il était sorti la veille, répond : « justement je ne suis pas sorti, c'est comme si un type quelconque était sorti et non pas moi... » et ajoute « je ne me sens pas le droit d'employer les expressions Je et Moi, elles ne correspondent à rien de précis pour moi. Je suis le reflet des autres. Je vibre avec les gens, je reflète leurs vibrations, ce sont leurs vibrations qui me font vibrer. Moi-même je ne vibre plus tout seul » avant de conclure : « je suis comme un fantôme, mais un fantôme magnétique, attiré automatiquement par les divers événements qui se déroulent dehors. ». Sujet borderline donc, au bord du gouffre, en proie à l'inconsistance de la signification, à la carence du fantasme fondamental et au défaut du trait unaire. Sujet comme le dit Lacan dont « on a le sentiment qu'il est arrivé au bord du trou, quand la question lui vient de là où il n'y a pas de signifiant, quand c'est le trou, le manque qui se fait sentir comme tel ».

Sujets sans fonction phallique qui opère, sans objet a qui viendrait tamponner un réel déchaîné et énigmatique et dont le seul étayage est une sur-identification imaginaire. Sujets qui à l'ère de notre nouvelle économie psychique sont monnaie courante.

Alors, y aller ou pas ? Comment traverser le fantasme quand justement de fantasme, il n'y en a pas. Il s'agirait peut être pour ce type de patients de mettre en sourdine l'interprétation des formations de l'inconscient pour privilégier l'invention ou la consolidation de suppléances, soutenir un travail d'écriture ou un effort de nomination, suturer un branchement qui se défait et une identification qui se rompt, et pourquoi pas d'ailleurs via le transfert sur l'analyste

Alors oui, y aller peut être, mais pas à pas, en procédant avec doigté, car, à l'instar d'Antigone on ne franchit pas impunément la scène du fantasme. Ce franchissement se paye d'un prix, certes, mais pas celui de la mort. Il s'agirait plutôt d'une acceptation du « tu es cela » impliquant la limite de son propre -manque-à être et de sa singularité désirante. - payer de mots pour ne pas crever ? Voilà peut être la voie étroite qui constitue l'éthique de la psychanalyse.

Yvan Gattegno.